

## LE TESTAMENT SANGlant

## TROISIÈME PARTIE.

## V

## LE RAYON.

« Nous louerons un jolie petit appartement, dans quelque quartier de Paris bien aéré et bien gai. Nous aurons un atelier où vous installerez vos toiles, et, à côté de votre chevalet, une humble table, où j'écrirai pendant que vous peindrez... Ludovise ! mon cœur déborde rien qu'en songeant à ces journées délicieuses où nous serons là, l'un près de l'autre, puisant mutuellement, dans nos regards, l'inspiration et le courage ! Et puis, quand nous serons contents de nous, quand nous aurons trouvé, moi, un libraire, vous, un acheteur, on va, madame, avec l'argent que l'on a gagné, » dîner gaiement tête à tête, ou bien entendre aux Italiens quelque opéra de Rossini.

« J'ai remarqué, à ce théâtre, une toute petite loge où il n'y a que deux places ; la dernière fois que je suis allé à Paris, cette loge était habituellement occupée par un jeune homme et une jeune femme, mariés sans doute depuis peu de temps.

« Combien de fois je les ai regardés d'un œil d'envie ! Dans les moments où la mélodie s'élevait sur les vagues tumultueuses de l'orchestre, où la voix de ces ravissants chanteurs faisait passer dans toute la salle un frisson de plaisir, je voyais la jeune femme roulant sous ses longs cils une douce larme, et se penchant à demi sur l'épaule de son compagnon, pendant que leurs mains se pressaient dans une silencieuse étreinte ; et moi, je n'écoutais plus ni Julia, ni Mario, ni Lablache : je sortais de la salle, jaloux de tant de bonheur, et me débattant avec angoisses contre mon isolement... Oh ! maintenant, Ludovise, je ne sortirai plus, car cette loge sera la nôtre ; c'est nous qui serons là, échangeant cette muette étreinte à chacune de ces mélodies charmantes qui donneront un rythme à l'immortelle mélodies de nos âmes !...

« Là ne se borneront pas nos joies. Comme rien au monde ne pourra me persuader de thésauriser, et qu'il faudra bien qu'au milieu de ces félicités économiques mes revenus se dépensent, vous devinez, n'est-ce pas, l'emploi que je compte en faire ? Quel bonheur de pouvoir adoucir de vraies misères à l'aide de cette pauvreté factice, de pouvoir répandre sur nos pas toutes ces richesses dont nous ne serons que les dépositaires ? Quel bonheur de savoir qu'au Tavelay ou à Saint-Tropez, chaque indigent aura sa journée de travail et son morceau de pain, pendant que, nous aussi, nous gagnerons notre pain avec notre travail ? Et lorsque nous apprendrons qu'un peintre, un sculpteur, un musicien, un poète, court risque de succomber faute d'un appui, faute de cette obole qui se donne, mais qui ne se demande pas, quel plaisir de jouer auprès de lui le rôle de la Providence, de faire luire dans sa mansarde un rayon de bien être et d'espoir ! Ce sera là notre luxe, et celui-là, Ludovise, ne consentirez vous point à le partager avec moi ?

« Oh ! mon cœur ne me trompe pas ; il me révèle le vôtre ; il me dit que c'est par cette communauté de bienfaits que je pourrai, peu à peu, vous amener à celle que vous refusez aujourd'hui, il me dit que, consacrée par la charité, ma fortune ne vous effrayera plus.

« En attendant, chère bien aimée, je vous remercie ! Grâce à

vous, je connaîtrai toutes les jouissances de la richesse et toutes celles de la pauvreté ! Que cette pensée m'est douce ! Il me semble qu'en orant pour moi deux existences dans une soule, elle me crée aussi deux amours dans un seul ! Oui, je t'aimerai deux fois, ou plutôt ma vie tout entière ne sera qu'amour, reconnaissance, remerciement ! Chère compagne ! chère lumière, brillant tout à coup dans ma solitude pour dissiper, comme l'aube d'un beau jour, les sinistres ténèbres de mon passé ! oh ! consens à te laisser aimer comme jamais femme ne l'aura été en ce monde ! aimée pour le bonheur que tu me donnes ! aimée pour les douleurs dont tu me sauves ! Ne te lasse jamais de cette tâche réparatrice que Dieu lui-même t'assigne, puisqu'il te place sur mon chemin comme ces anges qui, cachés sous une forme mortelle, se tenaient à l'angle de deux routes, pour indiquer celle du salut !

« Ludovise ! tu dis que mon imagination ardente, mon esprit romanesque t'épouvante pour l'avenir... oh ! tais-toi, ne blasphème pas ces dons célestes ; ne méconnaiss pas cette flamme qui se fond devant Dieu le parfum de deux cœurs, comme un précieux encens. Résigne-toi à être adorée, à être heureuse ! Écris-moi que je puis, sans te déplaire, regarder comme anéantis tous les obstacles chimiques que mon amour mérite de vaincre ! Félicitez-moi, madame, que si j'ose me présenter devant vos regards, tu me recevras, Ludovise, comme ton amant, comme ton époux !

« CHARLES DE V... ».

LUDOVISE A CHARLES

« Saint-Tropez, 4 Mars 1847.

« Viens ! tu m'enivres, je t'aime et je t'attends ! »

## ÉPILOGUE.

Pendant les quelques mois qui suivirent cette correspondance de Charles et de Ludovise, M. de Varni partagea son temps entre Avignon et Saint-Tropez. Chacune des journées qu'il passa auprès de madame Dunoyer lui apprit à l'aimer davantage, et il éprouvait d'autant plus de joie à sentir cet amour s'emparer peu à peu de son âme et l'absorber tout entière, qu'il lui était facile, grâce à la franchise, à la simplicité charmante de Ludovise, de comprendre à quel point cette tendresse était partagée.

Aussi, ces semaines et ces mois furent un véritable enchantement. Lorsque Charles avait donné quelques jours aux affaires, lorsque maître Calixte Ermel, rajeuni par le bonheur, avait condamné son client à écouter quelque long rapport sur la situation de sa fortune, l'heureux amant prenait son vol et allait bien vite s'indemniser à Saint-Tropez de sa résignation et de son attente. Pour ne blesser aucune convenance, malgré la liberté complète dont jouissait Ludovise, il avait un logement dans la ville, à cinq minutes à peu près de la jolie maison que Ludovise habitait. Il arrivait le matin auprès d'elle, et il la quittait le soir.

La maison de madame Dunoyer était située à mi-côte ; le jardin était clos par un mur qui dominait le chemin en pente par où l'on arrivait de la ville. À l'angle de ce mur, il y avait une petite porte verte, habituellement condamnée, car l'entrée officielle se trouvait à quelques centaines de pas plus loin et plus haut. Mais, pour que Charles pût être quelques minutes plus tôt dans ce bienheureux jardin, Ludovise s'était souvenue de cette porte ; elle n'en avait pas donné la clef à M. de Varni ; seulement, par une sorte de convention tacite, elle s'y trouvait tou-